

PRÉFACE À LA SECONDE ÉDITION (1999) DE GENDER TROUBLE.
FEMINISM AND THE SUBVERSION OF IDENTITY

[Judith Butler](#)

L'Harmattan | « Cahiers du Genre »

2005/1 n° 38 | pages 15 à 42

ISSN 1298-6046

ISBN 9782747579913

DOI 10.3917/cdge.038.0015

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-cahiers-du-genre-2005-1-page-15.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour L'Harmattan.

© L'Harmattan. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

**Préface à la seconde édition (1999) de
Gender Trouble.
Feminism and the subversion of identity**

Judith Butler

Résumé

Qu'est-ce que le genre ? Dans ce livre, publié pour la première fois en 1990, Judith Butler affirme que le genre n'exprime pas une essence, une disposition naturelle — le sexe —, mais qu'il est l'effet, naturalisé, stabilisé et sédimenté d'une performance. Cela veut dire qu'il n'y a pas de genre avant ou en dehors des pratiques qui le produisent, de manière soutenue et répétée. Cette répétition a la force performative d'un rite convenu par l'hétérosexualité obligatoire. Mais c'est aussi pour cette même raison que la répétition est, en puissance, toujours subversive. Cette affirmation radicale a des conséquences fondamentales sur notre manière d'envisager le sexe biologique, les identités de genre, le désir et la sexualité. La question n'est plus tant d'abolir le pouvoir, le genre, ou même le sexe, de faire table rase, comme si c'était possible, mais de les reprendre « de travers », par le détournement de sens, le foisonnement des pratiques et la subversion des identités.

Dans ce livre désormais classique pour les recherches féministes, les études genre, les études gaies et lesbiennes, et fondateur de la théorie *queer*, Butler cherche à identifier les tactiques, locales, pour subvertir l'hétérosexualité obligatoire en exploitant les failles de ce régime politique. Elle donne la réplique à Michel Foucault, Sigmund Freud, Luce Irigaray, Julia Kristeva, Claude Lévi-Strauss, Monique Wittig pour repenser, avec et contre eux, les liens entre le sexe, le genre et la sexualité. En jetant le trouble dans nos catégories fondamentales de pensée et d'action, elle explore une voie nouvelle où la subversion des normes hétérosexuelles peut devenir une façon de dénaturer ces mêmes normes, de résister au pouvoir pour, finalement, ouvrir le champ des vies possibles.

Dix ans ont passé depuis que j'ai écrit *Gender Trouble*¹ et soumis le manuscrit aux éditions Routledge. Je ne pensais pas que ce livre serait lu par tant de personnes différentes, ni qu'on y verrait une « intervention » stimulante pour la théorie féministe, ni encore qu'on le citerait comme l'un des textes fondateurs de la théorie *queer*². Ce livre a commencé à vivre sa vie bien au-delà de mes intentions premières et cela pourrait venir du fait que les conditions de réception ont changé entre-temps. Quand je l'ai écrit, je m'imaginai être en conflit et en opposition avec certaines formes de féminisme, même si je voyais ce livre comme un livre féministe. Je l'ai écrit dans l'esprit de la critique immanente qui cherche à faire l'examen critique du vocabulaire de base du mouvement de pensée auquel il appartient. Il y avait, et il y a toujours, de bonnes raisons pour entreprendre ce genre de critique et pour distinguer l'autocritique — qui promet une vie plus démocratique et inclusive pour ce mouvement de pensée — de la critique qui cherche à le miner de l'intérieur. Il est bien sûr toujours possible de les confondre, mais j'ose espérer qu'on ne se méprendra pas sur le genre critique de *Gender Trouble*.

En 1989, ce qui m'intéressait le plus, c'était de faire la critique d'un présupposé fort répandu dans la théorie littéraire féministe : l'hétérosexualité. Je cherchais à contester les présupposés sur les limites et les bons usages du genre, dans la mesure où ceux-ci limitent les significations du genre à des idées reçues sur la masculinité et la féminité. Je pensais et continue à penser que toute théorie féministe qui en vient à limiter les significations du genre pour rendre possible sa propre pratique, érige le genre en norme d'exclusion au sein du féminisme, avec pour résultat fréquent, l'homophobie. Il me semblait

¹ Le titre du livre apparaît ici en anglais, car le titre français n'a pas encore été arrêté au moment de la présente traduction. Celle-ci est proposée en pré-publication à la version française complète de l'ouvrage (La Découverte, à paraître en mars 2005) et susceptible d'être révisée dans ce cadre — le livre faisant référence. J'aimerais remercier ici Danielle Chabaud-Rychter, Catherine Fussinger et Liviu Groza pour avoir relu avec attention la traduction de cette préface, pour leurs remarques et leurs suggestions (NDLT).

² Pour quelques définitions, cf., p. ex., « Petit vocabulaire queer », *Les lettres françaises du 31 août 2004*, Nouvelle série, n° 6, p. IV) ; entrées « Queer » et « Queer theory », *An Encyclopedia of Gay, Lesbian, Bisexual, Transgender, and Queer Culture* (<http://www.glbtq.com>) (NDLT).

à l'époque, et aujourd'hui encore, que le féminisme doit se garder d'idéaliser certaines expressions du genre qui produisent en retour de nouvelles formes de hiérarchie et d'exclusion. Je tenais en particulier à contester ces régimes de vérité qui stipulaient que certaines formes d'expression genrées étaient simplement fausses ou dérivées, et que d'autres étaient vraies et d'origine. Loin de moi l'idée de prescrire une nouvelle façon de vivre le genre³ qui pourrait alors servir de modèle pour les lecteurs et lectrices de ce texte. Mon but en écrivant ce livre était d'ouvrir le champ des possibles en matière de genre sans dicter ce qu'il fallait réaliser. Mais à quoi bon, pourrait-on se demander, « ouvrir le champ des possibles » ? Cette question, sans doute ne la pose-t-on pas, si l'on a compris ce que c'est de vivre dans un monde où l'on est socialement « impossible », illisible, irréalisable, irréel et illégitime.

Gender Trouble est un livre qui cherchait à dévoiler comment nos façons mêmes de penser ce qui est possible comme « genre de vie »⁴ sont forcloses⁵ par des présupposés courants et violents. Ce livre cherchait aussi à saper toute tentative de manier le discours de la vérité pour délégitimer les minorités à cause de leurs façons de pratiquer le genre et la sexualité. Ce qui ne revient pas à défendre ou célébrer toutes les pratiques minoritaires, mais cela veut dire que nous devons être capables de les penser avant d'en conclure quoi que ce soit. Ce qui m'inquiétait le plus, c'était de voir combien ces pratiques suscitaient une panique qui les rendait impensables. La perspective de voir s'effondrer le(s) binarisme(s) de genre, par exemple, est-elle si monstrueuse, si terrifiante, qu'il faille la tenir pour impossible par définition

³ Littéralement, « un nouveau mode de vie genré » [*a new gendered way of life*] (NDLT).

⁴ Littéralement, « dans la vie genrée » [*in gendered life*] (NDLT).

⁵ Le sens de « forclure » [*to foreclose*], terme introduit par Jacques Lacan, s'approche de celui de « répudier » ou de « dénier » à quelques nuances significatives près. Pour plus de détails, voir sous « Forclusion » dans le *Vocabulaire de la psychanalyse* de Jean Laplanche et Jean-Bertrand Pontalis (Paris, PUF, 1994 [1967], p. 163-167) ; et dans le *Dictionnaire de la psychanalyse* d'Elizabeth Roudinesco et Michel Plon (Paris, Fayard, 1997, p. 313-315) (NDLT).

et, sur le plan heuristique, l'exclure à l'avance de nos efforts pour penser le genre ?

De tels présupposés, on pouvait en trouver dans ce qu'on appelait à l'époque le *French Feminism*, et ils jouissaient d'une très grande popularité parmi les littéraires et certaines chercheuses en sciences sociales. Au moment même où je contestais ce dogme central à la pensée de la différence sexuelle qu'était à mes yeux l'hétérosexisme, je m'inspirais aussi du post-structuralisme français pour formuler mes arguments. Ce que j'ai fait dans *Gender Trouble*, c'est finalement un travail de traduction culturelle. La théorie post-structuraliste a eu une influence sur les théories états-uniennes du genre et le malaise politique au sein du féminisme. Sous certains aspects, le post-structuralisme a tout l'air d'un formalisme qui se désintéresse du contexte social et de tout but politique. Mais ce n'est pas vrai de la façon dont il fut repris aux États-Unis. Aussi, ce que je voulais faire, ce n'était pas « appliquer » le post-structuralisme au féminisme, mais reformuler cette théorie dans une perspective proprement féministe. Certains tenants et tenantes du formalisme post-structuraliste se montrent consternés par l'orientation ouvertement « thématique » prise dans des œuvres comme *Gender Trouble*. Quant aux personnes critiques envers le post-structuralisme au sein de la gauche culturelle (*cultural Left*), elles se montrent des plus sceptiques quand on leur dit que les prémisses post-structuralistes peuvent avoir des effets politiques progressistes. Mais de part et d'autre, on considère le post-structuralisme comme s'il s'agissait d'une théorie unifiée, pure et monolithique. Or, durant ces dernières années, cette théorie, ou ensemble de théories, a migré vers deux domaines d'études : les *gender and sexuality studies* et les *post-colonial and race studies*. Elle a perdu son formalisme des premières heures et refait sa vie en se transplantant dans le domaine de la théorie culturelle. La même question se pose inlassablement : celle de savoir si mon travail ou celui de Homi Bhabha, Gayatri Chakravorty Spivak ou de Slavoj Žižek, relève des *cultural studies* ou de la théorie critique. Mais le fait de poser pareille question pourrait simplement indiquer que la distinction claire et nette entre ces deux types de projets ne tient plus. On trouvera des théoriciens et des théoriciennes pour prétendre que l'ensemble de nos travaux relève des *cultural*

studies, mais on trouvera aussi des chercheurs et chercheuses dans ce domaine pour se définir eux-mêmes contre toute forme de théorie (même si, de manière significative, ce n'était pas le cas de Stuart Hall, l'un des fondateurs des *cultural studies* en Angleterre). Mais quel que soit le parti pris dans ce débat, les uns et les autres ne se rendent pas toujours compte que la théorie a changé de visage en faisant précisément l'objet d'appropriations culturelles. La théorie s'est trouvé un nouvel espace, nécessairement impur, où elle émerge dans et par la traduction culturelle et comme le fait même de celle-ci. Il ne faut pas y voir un déplacement de la théorie à travers un retour à l'histoire ni simplement une façon d'historiciser la théorie pour dévoiler les limites contingentes des prétentions théoriques les plus généralisables. Ce à quoi l'on assiste, c'est plutôt l'émergence de la théorie au croisement d'horizons culturels, là où le besoin de traduction se fait le plus fortement sentir et où l'espoir de la réussite est incertain.

Gender Trouble prend racine dans la *French Theory*, qui est elle-même une drôle de construction américaine. Il n'y a qu'aux États-Unis qu'on aura mis ensemble tant de théories disparates comme si elles formaient une sorte d'unité. Bien que le livre ait été traduit en plusieurs langues et qu'il ait eu, en Allemagne, un impact non négligeable sur la manière dont on parle de genre et de politique, il paraîtra en France — si cela finit par se faire — bien plus tard que dans d'autres pays. Je le dis pour souligner combien l'apparent franco-centrisme du livre le met à bonne distance de la France et de la théorie qui se fait en France. *Gender Trouble* propose à sa manière une lecture croisée de différents auteurs et auteures français (Lévi-Strauss, Foucault, Lacan, Kristeva, Wittig) qui, en France, n'ont presque rien à voir les uns avec les autres et qu'on lit rarement, voire jamais, ensemble. Aussi une telle proximité intellectuelle rend-elle ce livre précisément américain et étranger au contexte français. Ce qui le rend tel, c'est aussi l'accent qui y est mis sur la tradition sociologique et anthropologique anglo-américaine des études « genre », une tradition bien distincte de celle du discours de la « différence sexuelle » qui vient de l'analyse structuraliste. Alors que le livre risque d'être taxé d'eurocentrisme aux États-Unis, il

menace d'« américaniser » la théorie en France pour les quelques maisons d'éditions françaises qui ont envisagé de le publier ⁶.

Évidemment, ce livre ne parle pas seulement la langue de la *French Theory*. Il vient aussi de la réflexion que j'ai engagée depuis longtemps sur la théorie féministe et qui a été profondément nourrie par de nombreuses discussions sur le caractère socialement construit du genre, sur les liens entre la psychanalyse et le féminisme, et qui s'est aussi inspirée en partie du formidable travail de Gayle Rubin sur le genre, la sexualité et la parenté, du travail d'Esther Newton sur le *drag*, pionnier en la matière, des brillants écrits théoriques et fictifs de Monique Wittig, et des perspectives gaies et lesbiennes qui se sont développées en sciences humaines. Alors que de nombreuses féministes ont, dans les années 1980, supposé que le lesbianisme rejoignait le féminisme dans le féminisme lesbien, *Gender Trouble* cherchait à réfuter l'idée que le lesbianisme était la mise en pratique de la théorie féministe pour établir un rapport bien plus troublant entre pratique lesbienne et théorie féministe. Dans ce livre, le lesbianisme ne représente pas un retour à ce qui compte le plus lorsqu'on est femme ; on n'y trouvera nulle consécration de la féminité ni l'annonce d'un monde gynocentrique. Le lesbianisme n'est pas le point érotique culminant d'un ensemble de croyances politiques — le lien entre sexualité et croyance est bien plus complexe et très souvent contradictoire. Au lieu de cela, le livre soulève toute une série de questions : par exemple, comment les pratiques sexuelles qui ne sont pas « normales » ⁷ mettent-elles en question la stabilité du genre comme catégorie d'analyse ? Comment se fait-il que certaines pratiques sexuelles

⁶ Alors que le livre est réédité en anglais, des maisons d'édition françaises sont en train de considérer la possibilité de le faire traduire en raison de l'actualité politique française — en particulier, parce que des arguments développés dans ce livre ont été mobilisés par Didier Eribon et d'autres dans le cadre des débats sur la ratification légale des partenariats pour couples de même sexe (PaCS).

⁷ Je traduis ici « *normative* » par « normal » avec des guillemets, bien que l'adjectif « normatif » existe en français, pour une question d'euphonie. Pour la même raison, je serai souvent amenée à traduire « *normativity* » par « normalité » ou, alternativement, par « normes », des termes qui préservent tous la polysémie — entre norme et normalité — du terme anglais et sur l'usage duquel Butler s'explique plus bas dans cette préface [NDLT].

nous forcent à nous interroger sur ce qu'est une femme, un homme ? Si l'on cesse de considérer que le genre est consolidé dans et par la sexualité « normale », est-ce à dire qu'il y aurait une crise du genre caractéristique des contextes *queer* ?

L'idée que la pratique sexuelle a le pouvoir de déstabiliser le genre m'est venue en lisant l'article de Gayle Rubin, « *The Traffic in Women* » (1975) où il s'agissait de comprendre comment la sexualité « normale » consolidait le genre « normal ». De ce point de vue, et pour le dire vite, on est une femme si l'on fonctionne comme telle au sein du cadre hétérosexuel dominant ; aussi mettre ce cadre en question revient peut-être à perdre quelque chose comme l'impression d'avoir sa place dans le système de genre. C'est à cette occasion, je crois, qu'a pris forme pour la première fois l'idée de « trouble de genre » développée dans ce livre. Cette expression traduit le souci de mieux comprendre la terreur et l'angoisse de « devenir gai ou lesbienne ⁸ » qui font souffrir certaines personnes, la peur de perdre sa place dans le système de genre ou de ne pas savoir qui l'on deviendra si l'on couche avec quelqu'un qui est soi-disant du « même » genre. Toutes ces peurs constituent une sorte de crise ontologique qui se vit simultanément à deux niveaux : la sexualité et le langage. L'affaire se complique encore davantage si l'on considère différentes nouvelles formes de mise en genre à la lumière des pratiques transgenres et de la transsexualité, de l'homoparentalité, des nouvelles façons d'être *butch* et *fem*. Quand et pourquoi, par exemple, certaines lesbiennes *butch* deviennent-elles des « papas » et d'autres des « mamans » en devenant parentes ?

Que faire de la suggestion émise par Kate Bornstein selon laquelle il est impossible de décrire un individu transsexuel par la forme nominale « femme » ou « homme », et qu'il convient de l'approcher en recourant à des verbes actifs qui témoignent de la constante transformation qui « est » la nouvelle identité, et même de l'« entre-deux » qui interroge ce qu'est une identité genrée ? Bien que certaines lesbiennes soutiennent que les *butchs* n'ont rien à voir avec le fait d'« être un homme », d'autres insistent pour dire que leur façon d'être *butch* n'est ou n'était

⁸ Le terme anglais « *gay* » inclut toujours les hommes gais et les lesbiennes pour Butler (communication personnelle).

qu'une façon d'accéder au statut désiré d'homme. De tels paradoxes se sont sûrement multipliés ces dernières années, apportant la preuve d'une sorte de « trouble dans le/du genre » que le livre lui-même n'avait pas anticipé⁹.

Mais quel est donc le lien entre le genre et la sexualité que je cherchais à mettre en évidence ? Clairement, mon intention n'était pas de défendre la thèse selon laquelle certains types de pratiques sexuelles produisaient certains types de genres. Je tenais simplement à dire que, dans les conditions cadres de l'hétéro-normativité¹⁰, la régulation du genre pouvait parfois être une façon de maintenir l'ordre hétérosexuel. Catharine MacKinnon propose de formuler ce problème en des termes qui, je crois, sont à la fois proches et éloignés des miens¹¹. Elle écrit :

Figée, comme l'est un attribut attaché à une personne, l'inégalité de sexe prend la forme du genre ; en mouvement, comme l'est une relation entre personnes, cette inégalité prend la forme de la sexualité. Le genre émerge comme la forme gelée de la sexualisation de l'inégalité entre les hommes et les femmes (MacKinnon 1987).

Dans cette conception, la hiérarchie sexuelle produit et consolide le genre. Ce ne sont pas les normes hétérosexuelles qui produisent et consolident le genre, mais la hiérarchie de genre

⁹ J'ai traité de cette question dans la postface du livre intitulé *Butch/Femme: Inside Lesbian Gender*, édité par Sally Munt (Butler 1998a) et dans une autre postface au numéro thématique intitulé « Transgender in Latin America: Persons, Practices and Meanings » de la revue *Sexualities* (Butler 1998b).

¹⁰ Littéralement, « hétérosexualité normative » [*normative heterosexuality*] que je traduis par le terme unique d'« hétéronormativité ». Ce terme désigne le système, asymétrique et binaire, de genre, qui ne tolère que deux et seulement deux sexes, où le genre concorde parfaitement avec le sexe (au genre masculin le sexe mâle, au genre féminin le sexe femelle) et où l'hétérosexualité (reproductive) est obligatoire, en tout cas désirable et convenable. Je traduirai par contre « *heterosexual normativity* » par « normes hétérosexuelles » (cf., p. ex., paragraphe *infra*) (NDLT).

¹¹ Butler se positionne par ailleurs vis-à-vis des thèses développées par MacKinnon dans son fameux livre, *The Sexual Harassment of Working Women: A Case of Sex Discrimination* (New Haven, Yale University Press, 1979) dans « Une éthique de la sexualité : harcèlement, pornographie et prostitution. Entretien avec Judith Butler » (Éric Fassin et Michel Feher), *Vacarme*, hiver 2003, n° 22 ; cet entretien est disponible en ligne : <http://vacarme.eu.org/article392.html> (NDLT).

qui garantit soi-disant les relations hétérosexuelles. Si la hiérarchie de genre produit et consolide le genre, et si la hiérarchie de genre présuppose une notion opérationnelle du genre, alors c'est le genre qui est la cause du genre, et l'on finit sur une tautologie. Il est possible que MacKinnon veuille simplement tracer dans les grandes lignes le mécanisme par lequel la hiérarchie de genre se reproduit, mais ce n'est pas ce qu'elle dit.

Suffit-il de parler de « la hiérarchie de genre » pour expliquer les conditions de production du genre ? Dans quelle mesure la hiérarchie de genre sert-elle une hétérosexualité plus ou moins obligatoire, et combien de fois les normes de genre sont-elles régulées dans le but de consolider l'hégémonie hétérosexuelle ?

Katherine Franke, théoricienne actuelle du droit, fait un usage novateur des perspectives à la fois féministes et *queer* pour relever qu'en admettant la primauté de la hiérarchie de genre sur la production du genre, MacKinnon admet du même coup un modèle qui est, naturellement, hétérosexuel pour penser la sexualité. Franke propose un modèle différent de celui de MacKinnon pour penser la discrimination de genre en soutenant effectivement que le harcèlement sexuel est l'allégorie par excellence de la production du genre. Pour autant, on ne peut pas considérer que toute discrimination revient à du harcèlement. Le harcèlement pourrait bien relever de ces actes par lesquels une personne est « construite » comme étant d'un certain genre. Mais il est aussi d'autres façons de rendre le genre opérant. C'est pourquoi il importe à Franke de distinguer provisoirement les discriminations liées au genre de celles qui sont liées à la sexualité. Si l'on est gai ou lesbienne, par exemple, on peut se trouver discriminé(e) à l'embauche parce qu'on ne réussit pas à « paraître » conforme aux normes acceptables de genre. Aussi le harcèlement des gais et des lesbiennes pourrait-il bien avoir lieu non pour consolider la hiérarchie de genre, mais pour promouvoir la « normalité » au niveau du genre.

MacKinnon nous livre une critique puissante du harcèlement sexuel. Mais ce faisant, elle institue une régulation d'un autre ordre : avoir un genre, celui d'un homme ou d'une femme, signifie que l'on est déjà entré dans une relation hétérosexuelle de subordination. Son analyse fait une assimilation fâcheuse en

supposant que le genre d'une personne dépend de la position sexuelle qu'elle occupe, ce qui n'est pas sans rappeler les propos homophobes les plus souvent tenus. Une telle conception prescrit et justifie l'ordonnement sexuel du genre, maintenant l'idée que les hommes qui sont des hommes seront hétérosexuels et que les femmes qui sont des femmes le seront aussi. Il existe d'autres points de vue sur la question, tel celui de Franke, qui font précisément la critique de cette forme de régulation de genre. Il y a une différence entre les conceptions sexistes qui sont critiquées par les féministes dont MacKinnon et les conceptions féministes elles-mêmes : d'un point de vue sexiste, on affirmera qu'une femme n'exprime sa féminité que dans l'acte hétérosexuel du coït par lequel sa subordination devient source de plaisir (une essence émane de la subordination sexualisée des femmes et celle-ci confirme celle-là) ; d'un point de vue féministe, on soutiendra que le genre devrait être renversé, aboli ou rendu fatalement ambigu, parce qu'il est précisément toujours un signe de la subordination des femmes. Ce dernier point de vue admet le pouvoir qu'a la première description traditionnelle, le fait que la première description opère déjà comme une idéologie puissante, si ce n'est qu'il vise à la contrer.

J'insiste lourdement sur ce point parce que certaines théoriciennes *queer* ont fait une distinction analytique entre le genre et la sexualité, rejetant tout lien causal ou structurel entre les deux. Cette distinction fait parfaitement sens, mais encore faut-il préciser dans quelle perspective elle le fait : si l'on veut dire par là que les normes hétérosexuelles ne devraient *pas* ordonner le genre, et qu'on devrait s'opposer à cet ordonnancement, je suis favorable à cette distinction¹². Par contre, si l'on postule qu'il n'y a pas (en termes descriptifs) de régulation sexuelle du genre, un aspect important, mais non exclusif, de la manière dont fonctionne l'homophobie continuera alors à échapper à celles et ceux qui veulent le plus clairement et le plus ardemment la combattre. Il me semble toutefois important de recon-

¹² Malheureusement, *Gender Trouble* est paru quelques mois avant l'ouvrage magistral d'Eve Kosofsky Sedgwick, *Epistemology of the Closet* (1991), et mes arguments n'ont pas pu profiter de la manière pleine de finesse dont elle discute du genre et de la sexualité dans le premier chapitre de son livre.

naître que la subversion du genre n'est pas une performance¹³ qui renseigne nécessairement sur la sexualité ni sur la pratique sexuelle. On peut jouer sur l'ambiguïté au niveau du genre sans pour autant jeter le trouble dans la sexualité « normale » ni la réorienter. Parfois, l'ambiguïté au niveau du genre permet précisément de contenir ou de contourner la pratique sexuelle qui n'est pas « normale » et par là d'œuvrer à maintenir telle quelle la sexualité « normale »¹⁴. Impossible donc d'établir une corrélation entre les pratiques *drag* ou transgenres, par exemple, et la pratique sexuelle. Il n'est guère plus facile de cartographier la sexualité à l'aide des préfixes hétéro, bi et homo, compte tenu du caractère mouvant et changeant du genre.

Ces dernières années, j'ai consacré l'essentiel de mon travail à clarifier et à réviser la théorie de la performativité que j'ai esquissée dans *Gender Trouble*¹⁵. Il m'est difficile d'en donner

¹³ C'est dans ce livre que Butler esquisse sa fameuse théorie de la performativité du genre ou du genre comme performance. Avec deux idées clés. Dire que le genre est performatif veut d'abord dire que le genre n'exprime pas une essence, une disposition naturelle ou interne, un noyau dur — typiquement le sexe —, mais qu'il est l'effet, naturalisé, stabilisé et sédimenté d'une performance. Cette performativité du genre n'implique pas une conception identitaire, volontariste ou exclusivement théâtrale du genre. Butler réfléchit certes à partir d'une performance célébrée dans les cultures gaies et lesbiennes, le travestissement, mais c'est pour mieux mettre en évidence la structure imitative du genre : une copie sans original. Le genre est acquis, produit, il prend corps, non pas par une action unique, mais à force d'être répété. Le genre, même ou surtout quand il est enfoui dans les couches les plus profondes de la chair ou du sexe, est réalisé par la force performative et la contingence de cette répétition. Celle-ci est un processus régulé, autrement dit stylisé ou ritualisé, par une convention cadre : l'hétérosexualité obligatoire. Ce qui ne veut pas dire que la subversion du genre est impossible. Bien au contraire. Car ce qui est fait peut être, en partie, défait et autrement refait : la question n'est plus tant d'abolir le pouvoir, le genre, ou même le sexe, de faire table rase, comme si c'était possible, mais de les reprendre « de travers », par le détournement de sens, le foisonnement des pratiques et la subversion des identités. Voir aussi ce qu'en dit Butler dans *La vie psychique du pouvoir. L'assujettissement en théories* (2002 [1997], p. 21) (NDLT).

¹⁴ Jonathan Goldberg m'en a convaincu.

¹⁵ Pour une bibliographie plus ou moins complète de mes publications et autres références à mon travail, voir l'excellent travail d'Eddit Yeghiayan à la bibliothèque de l'Université de Irvine en Californie : <http://sun3.lib.uci.edu/indiv/scctr/Wellek/butler/>

une définition exacte, non seulement parce que l'idée que je me faisais de « la performativité » a changé avec le temps — très souvent suite aux excellentes critiques qu'on m'a adressées ¹⁶ —, mais aussi parce que cette notion a été reprise et reformulée par de nombreux auteurs et auteures. Pour ma part, tout a commencé en me demandant comment lire la performativité du genre en partant de la lecture que Jacques Derrida fait de la nouvelle de Kafka, « Devant la Loi ». Dans cette nouvelle, celui ou celle qui attend la loi est assis(e) devant la porte de la loi, conférant ce faisant, une certaine force à la loi qu'il ou elle attend. Le fait d'attendre le dévoilement autorisé du sens est le moyen par lequel l'autorité est conférée et établie : l'attente fait advenir son objet. Je me suis demandée si nous n'avions pas affaire à une attente similaire pour ce qui est du genre, s'il opérerait comme une essence intérieure qui pourrait être dévoilée, une attente qui finit précisément par produire le phénomène tant attendu. Ce qui laisse voir deux aspects de la performativité du genre : premièrement, la performativité du genre tourne autour de cette métalepse ¹⁷, de la manière dont l'attente d'une essence genrée produit ce que cette même attente pose précisément à l'extérieur d'elle-même. Deuxièmement, la performativité n'est pas un acte unique, mais une répétition et un rituel, qui produit ses effets à travers un processus de naturalisation qui prend corps, un processus qu'il faut comprendre, en partie, comme une durée temporelle soutenue dans et par la culture ¹⁸.

La théorie de la performativité du genre a fait l'objet de plusieurs critiques importantes, et il en est une qui mérite tout particulièrement qu'on la mentionne ici. L'idée que le genre est performatif a été conçue pour montrer que ce que nous voyons

¹⁶ Je remercie tout particulièrement Bidy Martin, Eve Kosofsky Sedgwick, Slavoj Žižek, Wendy Brown, Saidiya Hartman, Mandy Merck, Lynne Layton, Timothy Kaufmann-Osborne, Jessica Benjamin, Seyla Benhabib, Nancy Fraser, Diana Fuss, Jay Presser, Lisa Duggan et Elizabeth Grosz, pour leurs critiques pertinentes sur la théorie de la performativité.

¹⁷ Substitution (en particulier, métonymie) d'une figure rhétorique par une autre (NDLT).

¹⁸ L'idée de dimension rituelle de la performativité rejoint en partie la notion d'habitus dans le travail de Pierre Bourdieu, ce que je n'ai réalisé qu'après avoir écrit ce livre. J'ai essayé par la suite d'expliquer cette affinité dans le dernier chapitre du *Pouvoir des mots. Politique du performatif* (2004 [1997]).

dans le genre comme une essence intérieure est fabriqué à travers une série ininterrompue d'actes, que cette essence est posée en tant que telle dans et par la stylisation genrée du corps. De cette façon, il devient possible de montrer que ce que nous pensons être une propriété « interne » à nous-mêmes doit être mis sur le compte de ce que nous attendons et produisons à travers certains actes corporels, qu'elle pourrait même être, en poussant l'idée à l'extrême, un effet hallucinatoire de gestes naturalisés. Voulons-nous dire par là que nous retirons donc à la psyché tout ce que nous lui voyions d'« intérieur », et que cette intériorité est une fausse métaphore ? Au début de *Gender Trouble*, j'exploite clairement la métaphore d'une psyché intérieure pour parler de la mélancolie de genre, mais elle n'est plus aussi prégnante lorsque je me mets à réfléchir sur la performativité elle-même¹⁹. Dans *La vie psychique du pouvoir* (*op. cit.*) et dans plusieurs articles récents traitant de questions psychanalytiques, j'ai cherché à me confronter à ce problème, qui, pour beaucoup, réside dans la discontinuité du propos entre les premiers et les derniers chapitres de ce livre. Bien que je refuserais d'admettre que tout le monde intérieur de la psyché n'est autre que l'effet d'un ensemble stylisé d'actes, je continue à penser que l'on commet une erreur théorique grave si l'on considère que l'« intériorité » du monde psychique va de soi. Certains aspects constitutifs de ce monde, y compris les gens que nous connaissons et perdons, deviennent des attributs internes du *self*, mais les caractéristiques du monde se trouvent transformées dans et par ce processus d'intériorisation ; aussi, ce monde intérieur, pour utiliser une expression kleinienne, est-il justement un effet consécutif aux intériorisations qui sont le fait d'une psyché²⁰. Ce qui suggère qu'il pourrait bel et bien y avoir à l'œuvre une théorie psychique de la performativité qui ne demande qu'à être développée.

¹⁹ Jacqueline Rose m'a judicieusement fait remarquer que les premières parties de ce livre étaient fort différentes des dernières. Les premières parties interrogent la construction mélancolique du genre, mais tout se passe comme si les dernières oublieraient les débuts psychanalytiques. Peut-être ceci explique-t-il un peu la « manie » du chapitre final, un état qui, pour Freud, fait partie du déni de la perte propre à la mélancolie. Dans les pages conclusives, il semble que la perte que le livre venait juste d'articuler soit oubliée ou déniée.

²⁰ En anglais : « *the interiorisations that a psyche performs* » (NDLT).

Bien que ce livre ne réponde pas à la question de savoir si la matérialité du corps est entièrement construite, cette question m'a beaucoup préoccupée dans la suite de mes travaux et j'espère avoir fourni aux lecteurs et lectrices quelques éléments de réponse²¹. La question de savoir s'il était possible ou non de transposer la théorie de la performativité du genre à des questions de race²² a été traitée par plusieurs auteurs et auteures. J'aimerais faire ici deux remarques : tout d'abord, les présupposés sur la race soutiennent invariablement le discours sur le genre d'une façon qu'il faudrait expliciter ; ensuite, on ne devrait pas penser la race et le genre comme s'il s'agissait de simples analogues. En conséquence, si je devais faire une suggestion, je dirais que la question n'est pas de savoir si la théorie de la performativité du genre est transposable à la race, mais plutôt de voir ce qui arrive à la théorie quand elle est confrontée à la question de la race. Nombre de ces débats se sont focalisés sur le statut de « la construction », sur la question de savoir si la race était construite à l'instar du genre. Je suis d'avis que nous avons besoin de plus d'une théorie constructionniste, que ces catégories travaillent toujours en arrière-plan l'une de l'autre, et qu'elles font tout leur effet lorsqu'elles s'articulent l'une à l'autre. La sexualisation des normes raciales de genre nous invite donc à voir la chose à travers plusieurs lentilles à la fois, et si l'on analysait ce processus, on sentirait tout de suite les limites d'une analyse qui ne tient compte que du genre²³.

²¹ Voir *Bodies that Matter: On the Discursive Limits of « Sex »* (1993), de même que la critique intelligente et intéressante de Karen Barad lorsqu'elle articule quelques-unes des questions soulevées ici au domaine des études sociales des sciences (1998, p. 87-126).

²² Je dois beaucoup aux travaux de Saidiya Hartman, Lisa Lowe et Dorinne Kondo. Dans les recherches actuelles sur le « *passing* », nombreuses sont celles qui reprennent aussi cette question. Mon chapitre sur Nella Larsen et le « *passing* » dans *Bodies that Matter* (1993) est une première tentative d'aborder cette question. Bien sûr, mon travail rejoint sur plusieurs points celui de Homi Bhabha sur le clivage mimétique du sujet postcolonial : non seulement l'idée que le colonisé peut s'approprier la « voix » coloniale, mais aussi celle que l'identification à une condition clivée sont cruciales à la notion de performativité, laquelle souligne combien les identités minoritaires sont à la fois produites et démantelées dans les contextes de domination.

²³ Les travaux de Kobena Mercer, Kendall Thomas et Hortense Spillers furent extrêmement utiles à la réflexion que j'ai menée sur ce sujet après la publica-

Je viens d'évoquer quelques traditions universitaires et certains des débats qui ont donné vie à ce livre, mais le but de cette préface n'est pas d'en faire l'apologie. Permettez-moi encore de mentionner un aspect qui touche aux conditions de production du livre et qu'on ne comprend pas toujours : c'est qu'il est né d'une rencontre, entre le monde académique et les mouvements sociaux auxquels j'ai participé, et qu'il est le « produit intérieur » d'une communauté gaie et lesbienne sur la côte est des États-Unis dans laquelle j'ai vécu pendant quatorze ans avant d'écrire ce livre. Bien que celui-ci ne se contente pas de parler de la dislocation du sujet, mais qu'il la performe²⁴, il y a une personne derrière ce livre : j'ai participé à de nombreuses réunions, mais aussi à des marches, j'ai fréquenté la vie nocturne des bars, et c'est ainsi que j'ai rencontré toutes sortes de gens et presque autant de genres ; cela m'a permis de me comprendre moi-même à l'intersection de certains d'entre eux et de vivre la sexualité dans la marginalité. J'ai connu beaucoup de personnes qui essayaient de trouver leur chemin au milieu d'un mouvement important qui luttait pour la reconnaissance et la liberté des sexualités. J'ai aussi ressenti l'exaltation et la frustration qui allaient avec le fait de faire partie de ce mouvement avec tous ses espoirs et en même temps ses dissensions internes. Je menais une double vie, académique et extra-académique, et même si *Gender Trouble* est un ouvrage académique, tout a commencé pour moi par un chassé-croisé, alors que j'étais assise sur la plage de Rehoboth à me demander si je pouvais relier les différents aspects de ma vie. Que je puisse écrire sur un mode autobiographique ne rétablit pas ce sujet que je suis, mais peut-être que cela reconfortera un peu les lecteurs et lectrices de savoir qu'il y a quelqu'un derrière ce livre — que ce quelqu'un soit donné dans la langue est un problème sur lequel je passe pour l'instant.

tion de *Gender Trouble*. J'espère aussi bientôt publier un article sur Frantz Fanon qui traite de la mimésis et de l'hyperbole dans son livre, *Peau noire, masques blancs* (1971). Je remercie Greg Thomas, qui a récemment terminé sa thèse en rhétorique sur les sexualités racialisées aux États-Unis, d'avoir stimulé et enrichi ma compréhension de cette intersection décisive.

²⁴ En anglais : « *Despite the dislocation of the subject that the text performs* » (NDLT).

Parmi les expériences les plus gratifiantes de ma vie, j'aime pouvoir compter celle d'avoir vu le livre circuler jusqu'à ce jour en dehors du monde académique : à travers *Queer Nation*²⁵, par les modes d'action directe d'Act Up proches de ma manière de penser la théâtralité de la présentation *queer* de soi, par le biais de l'American Psychological Association qui s'est servie de mon livre pour revoir certains de ses dogmes sur l'homosexualité. Dans le domaine des arts plastiques, la performativité du genre fut reprise de différentes manières, notamment dans le cadre d'expositions au musée Whitney et à la Otis School for the Arts de Los Angeles. La façon dont ce livre pose la question des « femmes » et articule le rapport entre la sexualité et le genre a aussi fait son chemin dans la jurisprudence féministe et la littérature juridique en matière de lutte contre la discrimination avec les travaux de Vicki Schultz, de Katherine Franke et de Mary Jo Frug.

En retour, mes propres engagements politiques m'ont forcée à revenir sur certaines positions que j'avais prises dans *Gender Trouble*. Dans ce livre, j'ai trop tendance à dénigrer la revendication à l'« universalité » et ma critique manque de nuance. Or j'ai réalisé que ce terme pouvait, stratégiquement parlant, nous rendre le plus grand service précisément en tant que catégorie non substantive et ouverte en travaillant avec un groupe formidable de militant(e)s, d'abord en qualité de membre du comité puis de présidente de l'International Gay and Lesbian Human Rights Commission (1994-1997), une organisation qui représente les minorités sexuelles sur tout ce qui touche aux droits humains. Dans ce cadre, je suis arrivée à voir comment le fait de se réclamer de l'universalité pouvait être une prolepse²⁶ et une déclaration performative, faisant advenir une réalité qui n'existait pas encore et offrant la possibilité de faire converger des hori-

²⁵ Mouvement qui a fait son apparition en été 1990 durant la *Gay Pride* de New York : des militant(e)s des mouvements de lutte contre le sida font passer un brûlot avec des titres tels que « Je hais les hétéros ! » [*I Hate Straights !*] ou « Queers, lisez ça » [*Queers Read This !*]. La provocation prend et en quelques jours des groupes *Queer Nation* se forment à San Francisco et dans d'autres grandes villes (NDLT).

²⁶ Figure de rhétorique par laquelle on prévient une objection en la réfutant d'avance (*Petit Robert*) (NDLT).

zons culturels qui ne s'étaient encore jamais croisés. C'est ainsi que j'en suis venue à redéfinir ma conception de l'universalité, cette fois comme un travail de traduction culturelle tourné vers l'avenir²⁷. Plus récemment, j'ai été amenée à mettre mon travail en rapport avec la théorie politique et le concept d'universalité dans un livre que j'ai coécrit avec Ernesto Laclau et Slavoj Žižek sur la théorie de l'hégémonie et ses implications pour les intellectuels et intellectuelles de gauche (à paraître chez Verso Books en 2000²⁸).

Ma réflexion s'est aussi développée en lien avec un autre type de pratiques à la fois académiques et cliniques, celles de la psychanalyse. Je travaille actuellement avec un groupe de thérapeutes progressistes d'inspiration psychanalytique pour lancer une nouvelle revue, *Studies in Gender and Sexuality*, dont le but est de créer un dialogue constructif entre la clinique et la recherche académique sur les questions de sexualité, de genre et de culture²⁹.

Les personnes qui ont lu *Gender Trouble*, qu'elles aient aimé ou non le livre, ont trouvé que son style était difficile. Il y a sans doute de quoi s'étonner, et de quoi enrager pour certains, lorsqu'on tombe sur un livre dont la consommation n'est pas assez facile pour le rendre « populaire » au sens où l'entendent les universitaires. L'effet de surprise vient peut-être de notre tendance à sous-estimer le grand public, sa capacité et son désir de lire des livres compliqués et qui sont des défis, quand la complexité n'est pas gratuite, quand le défi qu'ils lancent sert à mettre en question des vérités qui vont de soi, quand l'évidence de ces vérités est effectivement oppressante.

Je pense que la question du style nous mène sur un terrain difficile, qu'il n'est pas un choix purement individuel ou qu'il suffirait de vouloir pour pouvoir le contrôler à notre guise. C'est

²⁷ Pour des éléments de réflexion sur l'universalité dans la suite de mes travaux, voir en particulier le chapitre 2 du *Pouvoir des mots* (op. cit.).

²⁸ Paru sous le titre *Contingency, Hegemony, Universality: Contemporary Dialogues on the Left* (2000) (NDLT).

²⁹ Cette revue existe désormais et la publication la plus récente de Butler dans ce cadre est : « Violence, Mourning, Politics » (2003). *Studies in Gender and Sexuality*, vol. 4, n° 1. On trouvera une version française, « Violence, deuil, politique » (traduite par nos soins) dans la revue *Nouvelles questions féministes*, 2003, vol. 22, n° 1 (NDLT).

ce que nous dit clairement Fredric Jameson dans l'un de ses premiers livres, celui qui porte sur Sartre. On peut certes s'essayer à des styles, mais vous ne choisissez pas vraiment ceux que vous pouvez avoir. De plus, ni la grammaire ni le style ne sont neutres du point de vue politique. Lorsqu'on nous apprend les règles d'intelligibilité que doit suivre la langue, on nous fait entrer dans le langage normalisé où le prix à payer lorsqu'on ne s'y conforme pas, c'est la perte de l'intelligibilité en tant que telle. Comme me le rappelle Drucilla Cornell à la suite d'Adorno : le sens commun n'a rien de radical. Ce serait une erreur de penser que la grammaire que l'on a apprise est le meilleur moyen d'exprimer des vues radicales, étant donné les contraintes que pose cette grammaire sur notre pensée, et même sur ce qui est simplement pensable. Il y a pourtant des personnes qui s'irritent franchement des distorsions grammaticales ou des formulations qui mettent implicitement en question la nécessité de la structure propositionnelle sujet-verbe³⁰. Cela demande des lecteurs et lectrices plus de travail, et ils se froissent parfois de ces exigences. Est-ce en toute légitimité que les personnes offensées exigent le « parler simple », ou est-ce que leur plainte naît d'une attente consumériste de la vie intellectuelle ? Vaut-il peut-être la peine de faire soi-même l'expérience de la difficulté linguistique ? Si le genre est lui-même naturalisé par des normes grammaticales, comme le soutenait Monique Wittig, c'est alors en contestant la production grammaticale du genre qu'on pourra atteindre ce dernier à son niveau épistémique le plus fondamental.

L'exigence de lucidité oublie les ruses qui donnent la soi-disant « clarté » de vue. Avital Ronell nous rappelle ce moment où Nixon regarda la nation droit dans les yeux et dit : « *Que les choses soient bien claires* » avant de se mettre à mentir comme un arracheur de dents. Qu'est-ce qui circule sous le signe de la « clarté », et quel serait le prix à payer si l'on suspendait notre faculté à douter lorsqu'on nous annonce en grande pompe l'arrivée de la lucidité ? Qui décide des protocoles de la

³⁰ Les contraintes de la langue française, ou faudrait-il dire les utilisateurs et utilisatrices français de la langue, m'ont parfois, souvent, obligée à rétablir cette structure sujet-verbe. Mais pour garder l'idée (la dislocation du sujet), j'ai recouru dans ces cas et dans la mesure du possible au pronom impersonnel « on » (NDLT).

« clarté » et quels intérêts servent-ils ? Qu'est-ce qui est forclos lorsqu'on persiste à définir la transparence comme un prérequis de toute communication à partir de critères locaux ? Qu'est-ce que « la transparence » laisse dans l'ombre ?

J'ai grandi en me familiarisant si l'on peut dire avec la violence qu'exercent les normes de genre : un oncle incarcéré à cause de son corps à l'anatomie anormale, privé de famille, d'amis et d'amies, vivant jour après jour dans un « institut » dans les prairies du Kansas ; des cousins gais forcés de quitter leur maison familiale à cause de leur sexualité, réelle ou imaginaire ; mon propre *coming out* fait avec fracas à l'âge de 16 ans ; et par la suite, des pertes, d'emplois, d'amantes et de maisons, ont jalonné ma vie d'adulte. Tout ça m'a fait connaître la condamnation, dure et marquante, mais fort heureusement, cela ne m'a pas empêchée de rechercher le plaisir et de continuer à vouloir que ma vie sexuelle soit reconnue comme légitime. Pas facile de voir cette violence comme telle, parce que le genre était précisément la chose la plus normale du monde et en même temps la mieux gardée par la violence. On supposait que le genre était soit une manifestation naturelle du sexe soit une constante culturelle qu'aucun être humain ne pouvait espérer changer par sa capacité d'agir. J'ai fini aussi par saisir quelque chose de la violence liée à la vie forclosée, celle dont on ne dit pas qu'elle est « vivante », dont l'incarcération implique la suspension de la vie ou une condamnation à mort prolongée. L'assiduité que je mets à « dénaturiser » le genre dans ce livre vient, je crois, du désir profond de contrer la violence relevant des normes qui gouvernent le genre — une violence implicite au niveau des morphologies idéales du sexe — et aussi de déterrer les pré-supposés prégnants sur le caractère naturel ou allant de soi de l'hétérosexualité, des pré-supposés pétris par les discours ordinaires ou académiques sur la sexualité. Je n'ai pas écrit sur ce processus de dénaturalisation pour le simple plaisir de jouer avec la langue ou pour nous obliger à faire les marionnettes au lieu de la « vraie » politique, comme certains critiques l'ont supputé (comme si le théâtre et la politique étaient toujours des domaines distincts). Je l'ai fait par désir de vivre, de rendre la vie possible et de repenser le possible lui-même. À quoi aurait dû ressembler le monde pour que mon oncle pût vivre en compa-

gnie de sa famille, d'ami(e)s, ou de parent(e)s éloigné(e)s ? Comment doit-on repenser les contraintes liées aux morphologies idéales qui sont posées sur l'humain pour que la personne qui échoue à s'approcher de la norme ne soit pas condamnée au statut de morte vivante ?³¹

Certaines personnes qui ont lu ce livre se sont demandées si *Gender Trouble* cherchait à élargir le champ des possibles en matière de genre pour une raison quelconque : imaginer de nouvelles configurations de genre, mais pour quoi faire, se demandaient-elles, et comment devrions-nous en juger ? Pour poser cette question, il faut supposer que le livre n'aborde pas la dimension normative ou directive de la réflexion féministe. Dans ce livre, j'utilise souvent le terme « normatif » dans deux sens principaux, généralement pour décrire la violence ordinaire qu'exercent certaines sortes d'idéaux de genre. Le plus souvent, j'utilise le terme « normatif » comme un synonyme pour dire « relevant des normes qui gouvernent le genre ». Mais le terme « normatif » relève aussi de l'ordre de la justification éthique — comment s'établit-elle et quelles en sont les conséquences concrètes ? Comment faire pour juger de la manière dont il faut vivre le genre en se basant sur les descriptions théoriques proposées dans ce livre ? Telle fut l'une des critiques que l'on a adressées à *Gender Trouble*. Il n'est pas possible de s'opposer aux formes « normatives » du genre sans souscrire en même temps à une conception normative de la manière dont devrait être le monde généré. Cela dit, j'aimerais souligner que la vision normative — au sens positif du terme — qui est proposée dans ce livre dans sa forme actuelle ne revient pas, c'est impossible, à donner des ordres tels que : « Subvertissez le genre comme je le dis et la vie sera belle ».

Les gens qui se permettent de donner de tels ordres ou qui sont prêts à décider quelles sont les expressions du genre qui sont subversives et lesquelles ne le sont pas, émettent leur jugement

³¹ Les publications de l'Intersex Society of North America (y compris les publications de Cheryl Chase) furent ici d'une importance majeure. Plus que toute autre organisation, l'ISNA a sensibilisé le public sur l'autorité et la violence qui étaient exercées sur des nouveaux-nés et nouvelles-nées et des enfants nés avec des anomalies de genre pour maintenir l'ordre du genre. Pour de plus amples informations, voir leur site : <http://www.isna.org>

sur la base d'une description. Le genre apparaît sous telle ou telle forme, puis vient le jugement normatif sur ces apparences, jugement qui est rendu sur la base de ce qui apparaît. Mais qu'est-ce qui conditionne le domaine où le genre peut faire son apparition ? Nous pourrions être tenté(e)s de faire la distinction suivante : d'un côté, nous ferions un compte rendu *descriptif* du genre intégrant des considérations sur ce qui rend le genre intelligible, une recherche sur ses conditions de possibilité ; de l'autre côté, nous tiendrions un discours normatif qui aurait pour but de répondre à la question de savoir quelles expressions du genre sont acceptables, lesquelles ne le sont pas, donnant des raisons convaincantes de les distinguer de la sorte. Cependant la question de savoir ce qui compte pour du « genre » est déjà en soi une question qui atteste du fonctionnement subtilement normatif du pouvoir, un fonctionnement imperceptible qui fait passer « ce qui sera » pour « ce qui est déjà » le cas. La question de la description même du champ du genre ne précède pas la question de son fonctionnement normatif : les deux questions sont indissociables.

Rendre des jugements sur ce qui distingue le subversif du non-subversif ne m'intéresse pas. Je pense non seulement qu'on ne peut pas juger de la chose indépendamment du contexte, mais aussi qu'on ne peut le faire une fois pour toutes (les « contextes » sont eux-mêmes des unités postulées qui changent avec le temps et qui dévoilent leur hétérogénéité interne). Les métaphores perdent leur force métaphorique lorsqu'elles se figent en concepts avec le temps. Il en va de même des performances subversives : elles courent toujours le risque de devenir des clichés mortels à force d'être répétées, et chose plus importante encore, répétées dans le cadre d'une économie de marché où « la subversion » a une valeur marchande. Toute tentative de définir le critère définitif de ce qui est subversif est, et devrait être, vouée à l'échec. Mais alors à quoi bon parler de subversion et quel en est l'enjeu ?

Les questions qui m'intéressent le plus sont toujours du même ordre : qu'est-ce qui constitue ou non une vie intelligible, et comment des présupposés sur ce qui est « normal » en matière de genre et de sexualité prédéterminent ce qui compte pour « l'humain » et « le vivable » ? Autrement dit : comment les présupposés normatifs sur le genre tendent-ils à circonscrire le

champ même de la description que nous pouvons faire de l'humain ? Par quels moyens en venons-nous à voir ce pouvoir de démarcation, et par quels moyens le transformons-nous ?

La manière dont je me propose d'analyser le *drag* dans *Gender Trouble* me permet d'expliquer la dimension construite et performative du genre, mais il ne faudrait pas y voir *un exemple* de subversion. Il serait erroné de voir le *drag* comme le paradigme de l'action subversive ou encore comme un modèle pour la capacité d'agir en politique. La question est plutôt ailleurs. Si l'on pense voir un homme habillé en femme ou une femme habillée en homme, c'est qu'on prend le premier terme perçu pour la réalité du genre : le genre qui est introduit par le biais de la comparaison manque de « réalité », et on y voit une apparence trompeuse. Dans ces perceptions où une prétendue réalité va de pair avec une non-réalité, nous pensons savoir ce qu'est la réalité et voyons dans la seconde apparence du genre un simple artifice, un jeu, une fausseté et une illusion d'optique. Mais quel est le sens de « la réalité de genre » qui fonde notre perception de cette façon ? Peut-être pensons-nous savoir quelle est l'anatomie de la personne — parfois nous n'en savons rien et nous n'avons certainement pas encore apprécié à sa juste valeur la variabilité qui existe au niveau de la description anatomique. Ou nous tirons ce savoir des vêtements portés par la personne, ou encore de la manière qu'elle a de les porter. Il s'agit d'un savoir naturalisé, même s'il est basé sur une série d'inférences culturelles dont certaines sont franchement erronées. En effet, si nous prenons un autre exemple que le *drag*, disons la transsexualité, nous voyons bien dans ce cas qu'il est impossible de se faire la moindre idée sur l'anatomie stable à partir des vêtements qui couvrent et articulent le corps. Ce corps peut être préopératoire, transitoire ou postopératoire ; même le fait de « voir » le corps pourrait ne pas régler la question : car *quelles sont les catégories qui nous permettent de voir ?* Au moment où nos perceptions culturelles ancrées au quotidien échouent, lorsqu'on n'arrive pas à lire avec certitude le corps que l'on voit, c'est précisément le moment où l'on n'est plus sûr(e) de savoir si le corps perçu est celui d'un homme ou d'une femme. L'expérience que nous faisons du corps en question consiste précisément à hésiter entre ces catégories.

Lorsque de telles catégories sont mises en question, la *réalité* du genre entre aussi en crise : on ne sait plus comment distinguer le réel de l'irréel. Et c'est à cette occasion que l'on comprend que ce que nous tenons pour « réel », ce que nous invoquons comme du savoir naturalisé sur le genre est, en fait, une réalité qui peut être changée et transformée. Appelez cela subversif ou autrement si vous voulez. Bien que cette manière de voir ne constitue pas en soi une révolution politique, aucune n'aura lieu sans changement radical de l'idée qu'on se fait du possible et du réel. Et il arrive que ce changement soit produit par certaines pratiques qui sont mises en œuvre avant qu'on les explicite théoriquement, et qui nous poussent à repenser nos catégories fondamentales : qu'est-ce que le genre, comment est-il produit et reproduit, et que rend-il possible ? À ce point, on en vient à comprendre que le champ sédimenté et réifié de la « réalité » de genre pourrait être réalisé autrement et, sans doute, moins violemment.

Il ne s'agit pas dans ce livre de célébrer le *drag* comme s'il exprimait ce qui est vrai et typique du genre — même s'il importe de résister au rabaissement dont le *drag* fait parfois l'objet —, mais plutôt de montrer comment le savoir naturalisé sur le genre circonscrit, préventivement et violemment, la réalité. Les normes de genre (le dimorphisme idéal, la complémentarité hétérosexuelle des corps, les idéaux et la règle pour ce qui est proprement ou improprement masculin et féminin, dont beaucoup se trouvent renforcés par des codes de pureté raciale et des tabous sur le métissage) établissent ce qui sera intelligiblement humain ou ne sera pas, ce qui sera considéré ou non comme « réel ». C'est en ce sens que l'on peut dire que ces mêmes normes constituent le champ ontologique où les corps trouvent leur expression légitime. S'il est une tâche normative — au sens positif du terme — que se donne *Gender Trouble*, c'est d'insister pour étendre cette légitimité à des corps qu'on a jusque-là considérés comme faux, irréels et inintelligibles. Le *drag* est un exemple qui sert à montrer que la « réalité » n'est pas aussi fixe que nous le pensons habituellement. Le but de cet exemple est

de dévoiler les fils ténus qui tissent la « réalité » de genre pour pouvoir contrer la violence qu'exercent les normes de genre ³².

Ici comme ailleurs, j'ai essayé de comprendre ce que pourrait être la capacité d'agir en politique vu qu'on ne peut l'isoler de la dynamique du pouvoir qui la forge. L'itérabilité de la performativité est une théorie de la capacité d'agir où le pouvoir est indéniablement l'une de ses conditions de possibilité. Ce livre ne rend pas assez compte des dimensions sociales, psychiques, corporelles et temporelles de la performativité. Sous certains aspects, le souci constant de clarifier ces dimensions, en réponse aux nombreuses et excellentes critiques qui m'ont été faites, marque la suite de mes travaux.

Ces dix dernières années, le livre a suscité de nouvelles critiques et j'ai cherché à y répondre dans diverses publications. Sur le statut de la matérialité du corps, on trouvera ma position, revue et corrigée, dans *Bodies that Matter (op. cit.)*. Sur la question de savoir si la catégorie « femme » est nécessaire pour l'analyse féministe, j'ai revu et élargi mes vues dans un article intitulé « Contingent Foundations », publié dans *Feminists Theorize the Political* que j'ai coédité avec Joan W. Scott (1993) ; cet article a été republié dans l'ouvrage collectif, *Feminist Contentions* (Butler 1995).

Je ne crois pas que le post-structuralisme conduise à la mort de l'écriture autobiographique, mais il attire l'attention sur la difficulté du « je » à s'exprimer dans le langage dont il dispose. Car ce « je » que vous lisez est, en partie, la conséquence de la grammaire qui gouverne l'accessibilité des personnes dans le langage. Je ne me trouve pas en dehors du langage qui me structure, mais je ne suis pas non plus déterminée par le langage qui

³² Dans *La vie psychique du pouvoir*, Butler apporte la clarification suivante : « Le rapport entre les performances des travestis et la performativité du genre dans *Gender Trouble* est le suivant : quand un homme se travestit en femme, 'l'imitation' que le travesti est dit accomplir est prise comme une 'imitation' de la féminité, mais la 'féminité' qu'il imite n'est pas comprise comme étant elle-même une imitation. Pourtant, si l'on considère que le genre est acquis, qu'il est assumé en rapport à des idéaux qui ne sont jamais tout à fait habités, alors la féminité est un idéal que tout le monde se contente toujours d'imiter'. Ainsi, le travesti imite la structure imitative du genre, révélant le genre lui-même comme imitation. » (2002, p. 216) (NDLT).

rend possible ce « je ». Comme je vois les choses, c'est toute la question, difficile, de l'expression de soi qui se pose. Cela veut dire que vous ne me recevez jamais indépendamment de la grammaire qui me rend accessible pour vous. Si je fais comme si cette grammaire était translucide, j'échouerai alors précisément à attirer l'attention sur cette sphère du langage qui fait et défait l'intelligibilité, et cela reviendrait précisément à déjouer mon propre projet tel que je viens de vous le décrire. Je n'essaie pas de rendre les choses plus difficiles qu'elles ne le sont ; je me contente d'attirer votre attention sur une difficulté sans laquelle aucun « je » ne peut apparaître.

Cette difficulté prend une dimension particulière lorsqu'on l'approche dans une perspective psychanalytique. Pour chercher à comprendre l'opacité du « je » dans le langage, je me suis de plus en plus tournée vers la psychanalyse depuis la parution de *Gender Trouble*. D'habitude, on essaie d'opposer la théorie de la psyché à la théorie du pouvoir. C'est, me semble-t-il, contre-productif car ce qu'il y a de si oppressant dans les formes sociales du genre, ce sont notamment les difficultés psychiques qu'elles font naître. J'ai cherché à voir comment mettre Foucault et la psychanalyse en dialogue dans *La vie psychique du pouvoir*. J'ai aussi eu recours à la psychanalyse pour infléchir les quelques moments volontaristes dans ma conception de la performativité, sans rendre impossible pour autant une théorie plus générale de la capacité d'agir. Il arrive que *Gender Trouble* laisse croire que le genre est une simple invention de soi ou que le sens psychique d'une présentation genrée peut se lire directement à sa surface. Avec le temps, j'ai nuancé ces deux postulats. De plus, ma théorie offre une interprétation tantôt linguistique tantôt plus théâtrale de la performativité. J'en suis venue à penser que ces deux dimensions étaient inévitablement liées en un chiasme. En effet, si l'on reconsidérerait l'acte de parole comme une instance du pouvoir, on ne manquerait pas de voir ses dimensions à la fois théâtrales et linguistiques. Dans le *Pouvoir des mots*, j'ai cherché à montrer comment l'acte de parole relevait à la fois de la performance (et qu'il comporte donc une dimension théâtrale, qu'il est présenté à un public, sujet à interprétation) et du langage, induisant un ensemble d'effets de par sa relation d'implication avec les conventions linguistiques.

Si l'on se demande comment une théorie linguistique des actes de parole peut avoir un quelconque rapport avec les actes corporels, il suffit de penser que parler est en soi un acte corporel avec des effets linguistiques particuliers. Ainsi la parole ne relève pas uniquement de la présentation corporelle ni du langage, et son statut en tant que dire et faire est nécessairement ambigu. Cette ambiguïté n'est pas sans conséquences pour la pratique du *coming out*, pour le pouvoir d'insurrection qu'a l'acte de parole, pour le langage qui est une condition de la séduction corporelle avec le risque permanent d'être blessant.

Si je devais récrire ce livre aujourd'hui, j'inclurais une discussion des pratiques transgenres et de l'intersexualité, de la manière dont le dimorphisme idéal de genre opère dans ces deux types de discours relativement proches, des différents rapports que l'un et l'autre entretiennent aux interventions chirurgicales. J'inclurais aussi une discussion sur la sexualité racialisée et en particulier sur la manière dont les tabous sur le métissage — et l'échange sexuel interracial comme romance — sont essentiels aux formes naturalisées et dénaturalisées que prend le genre. Je continue de garder espoir en une coalition des minorités sexuelles qui transcendera la simplicité des catégories identitaires, qui se refusera à effacer la bisexualité, qui contrera et dissipera la violence imposée par des normes corporelles restrictives. J'aimerais tant espérer qu'une telle coalition se base sur la complexité irréductible de la sexualité et son implication dans les différentes dynamiques du pouvoir discursif et institutionnel, que personne n'aille trop vite en besogne en réduisant le pouvoir à la hiérarchie et en refusant ses dimensions politiques productives. Même si je pense que faire reconnaître son statut de minorité sexuelle est une tâche difficile dans le cadre légal, politique et linguistique des discours dominants, je continue à penser que cette reconnaissance est d'une nécessité vitale. Mobiliser des catégories identitaires à des fins de politisation, c'est toujours courir le risque imminent de voir l'identité devenir l'instrument du pouvoir auquel on s'oppose. Ce n'est pas une raison pour ne pas utiliser, ou être utilisé(e) par, l'identité. Il n'y a pas de position politique qui soit pure de pouvoir, et c'est peut-être cette impureté qui fait que la capacité d'agir est, en puissance, une interruption ou un renversement des régimes régulateurs. Celles et

ceux qui sont censé(e)s être « irréels » ont pourtant prise sur le réel, une prise que l'on prend de concert, et une instabilité vitale est produite par cette surprise performative. Ce livre est ainsi écrit comme un chapitre de la vie culturelle dans une lutte collective qui a eu, et continuera à avoir, quelques succès en multipliant les possibilités de vivre leur vie pour celles et ceux qui vivent, ou essaient de vivre, leurs sexualités dans la marginalité³³.

Berkeley, Californie, juin 1999

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Cynthia Kraus

Références³⁴

- Barad Karen (1998). « Getting Real: Technoscientific Practices and the Materialization of Reality ». *Differences*, vol. 5, n° 2.
- Butler Judith (1993). *Bodies that Matter: On the Discursive Limits of « Sex »*. New York, Routledge.
- (1995). « Contingent Foundations ». In Benhabib Seyla *et al.* *Feminist Contentions: A Philosophical Exchange*. New York, Routledge.
- (1998a). « Postface ». In Munt Sally (ed). *Butch/Femme: Inside Lesbian Gender*. London & Washington, Cassell.
- (1998b). « Postface ». *Sexualities*, vol. 5, n° 3 « Transgender in Latin America: Persons, Practices and Meanings ».
- (1999). *Gender Trouble. Feminism and the Subversion of Identity*. New York, Routledge [1^{re} éd. 1990].
- (2002). *La vie psychique du pouvoir. L'assujettissement en théories* [trad. de l'américain par Brice Matthieussent]. Paris, Léo Scheer [éd. originale (1997). *The Psychic Life of Power: Theories in Subjection*. Stanford, CA, Stanford University Press].

³³ Je remercie Wendy Brown, Joan W. Scott, Alexandra Chasin, Frances Bartkowski, Janet Halley, Michel Feher, Homi Bhabha, Drucilla Cornell, Denise Riley, Elizabeth Weed, Kaja Silverman, Ann Pellegrini, William Connolly, Gayatri Chakravorty Spivak, Ernesto Laclau, Eduardo Cadava, Florence Dore, David Kazanjian, David Eng et Dina Al-kassim pour m'avoir manifesté leur soutien et leur amitié au printemps 1999 tandis que je rédigeais cette préface.

³⁴ La présente bibliographie a été établie par la rédaction de la revue à partir des références dont parle Judith Butler dans cette préface. Les références citées par Cynthia Kraus ont été laissées en note de bas de page [NDLR].

- (2004). *Pouvoir des mots. Politique du performatif* [trad. française par Charlotte Nordmann]. Paris, Éd. Amsterdam [éd. originale (1997). *Excitable Speech: A Politics of the Performative*. New York, Routledge].
- Butler Judith, Laclau Ernesto, Žižek Slavoj (2000). *Contingency, Hegemony, Universality: Contemporary Dialogues on the Left*. London, Verso.
- Butler Judith, Scott Joan W. (eds) (1993). *Feminists Theorize the Political*. Vol. 1. New York, Routledge.
- Fanon Franz (1971). *Peau noire, masques blancs*. Paris, Seuil.
- Kosofsky Sedgwick Eve (1991). *Epistemology of the Closet*. Berkeley & Los Angeles, University of California Press.
- MacKinnon Catharine A. (1987). *Feminism Unmodified: Discourses on Life and Law*. Cambridge, Mass., Harvard University Press.
- Rubin Gayle (1975). « The Traffic in Women: Notes on the Political Economy of Sex ». In Reiter Rayna (ed). *Toward an Anthropology of Women*. New York, Monthly Review Press.